LE COUP DE BILL'ART DU *SOIR*

La révolution ne sera pas télévisée

Par Kader Bakou

Doublement historique est la chanson *The revolution will not be televised* (La révolution ne sera pas télévisée) de l'Américain Gill-Scott Heron (1949- 2011).

Ce poème est devenu une chanson, apparue pour la première fois sur l'album *Small Talk at 125th and Lenox* en 1970. Dans cette première version, Heron récite son poème accompagné de congas et de bongos, ce qui lui donne un incontestable air afro.

Une nouvelle version, enregistrée cette fois avec un groupe (guitare basse, batterie, etc.), paraît sur l'album *Pieces of a man* (1971) et sur le double single *Home is where the hatred is*/*The Revolution will not be televised*.

Ce morceau est considéré comme précurseur du phrasé caractéristique du rap. Son texte a été décrit comme une «polémique agressive contre les médias de masse et contre l'ignorance par l'Amérique blanche de la dégradation progressive des conditions de vie dans les cités».

La chanson de Gill-Scott Heron apparaîtra dans des films, dans des bandes-dessinées et fera l'objet de nombreuses reprises ou parodies. En voici quelques-unes :

Le rappeur Aesop Rock a parodié son thème dans sa chanson *Coma* sur l'album *Labor Days* en disant : «If the revolution ain't gon' be televised, then, fuck, i'll probably miss it.» (Si la révolution n'est pas télévisée, eh bien, merde, je vais sûrement la rater).

Le groupe de punk-rock NOFX y fait allusion dans sa chanson *The Marxist Brothers* en disant : «The people's revolution is going to be a podcast.» (La révolution du peuple sera un podcast).

Dans sa chanson *Le poids d'un gravillon*, Disiz dit : «La révolution ne s'ra pas télévisée.»

Le groupe Pulp dans la chanson *The day after the revolution*, nous donne à penser : *The revolution was televised / now it's over, bye bye* (la révolution était télévisée/maintenant c'est fini, bye bye).

Une chanson de Kyprios, alias David Coles (du collectif de hip-hop canadien Sweatshop Union) commence par «The Revolution will not be televised, and the television will not be revolutionized»

En effet, la révolution ne sera pas télévisée, et la télévision ne sera pas révolutionnée !

K. B.

bakoukader@yahoo.fr

lesoirculture@lesoirdalgerie.com

En librairie

CHRONIQUE D'UN ALGÉRIEN HEUREUX DE HACHEMI LARABI

Savoir vivre, la vraie richesse

«Le pessimiste ? Un homme qui en veut à tous les autres hommes parce qu'il les trouve aussi dégoûtants que lui.» Cette formule savoureuse est de l'écrivain irlandais George Bernard Shaw, prix Nobel de littérature en 1925.

Assurément, Hachemi Larabi partage cette qualité traditionnelle de l'esprit british : l'humour. La preuve ? Le titre de son ouvrage, *Chroniques d'un Algérien heureux*, qui sonne en écho à une tournure du romancier anglais Vilbert Keith Chesterton. Celui-ci disait : «L'humanité ne produit des optimistes que lorsqu'elle a cessé de produire des heureux.» Dans l'Algérie d'aujourd'hui, le titre et la photo de couverture du livre sont loin d'être conventionnels. Le lecteur hésite, un peu décontenancé. Comme par atavisme. Il est tellement prédisposé à une attitude sceptique et au désenchantement. Il se demande s'il n'a pas affaire à un de ces auteurs fantaisistes qui prennent le lecteur pour une poire. Voyez-vous ça : un Algérien heureux ! Un Esquimau peut-il vivre heureux à In Guezzam ? Mais l'invitation à sortir le cerveau de sa routine finit par être acceptée timidement. Le lecteur, curieux, se met à feuilleter le pavé de 726 pages. Des mémoires autobiographiques. En page 10, il tombe sur cette idée admise et cependant rassurante : «L'Algérie est un des plus beaux pays du monde et personne n'en disconvient, ses amis comme ses ennemis, mais les Algériens sont tristes quand même. L'auteur n'a jamais rencontré tout au long de sa longue vie un habitant de ce pays qui ne se plaigne de la mal-vie.» Mais, le lecteur est aussitôt pris à contre-pied par l'idée divergente qui suit.

«Ce livre retrace dans le détail la vie d'une famille dont l'un des membres a estimé avoir été heureux. Il décrit le bonheur que les Algériens semblent ignorer, il remercie Dieu d'abord et ce pays pour tout ce que celui-ci lui a donné. A ce pays, il manque la joie», écrit Hachemi Larabi. L'auteur conclut par une note optimiste. Aujourd'hui, fait-il remarquer, «la tristesse s'est estompée : les Algériens, surtout les femmes se rendent compte que notre Parlement comptabilise plus de 100 femmes et que nous sommes peut-être le pays le moins handicapé du monde et le plus apte à connaître le bonheur et la joie». N'en déplaise à tous les oiseux de mauvais augure, l'aptitude au bonheur existerait donc naturellement chez les Algériens. C'est une question de gènes, de tempérament. La joie de vivre ne demande qu'à éclater, lorsqu'elle trouve l'occasion de se manifester. Cette fois, le lecteur se dit qu'il a l'opportunité de mettre sa maudite humeur au placard, comme un chien rentre dans sa niche. Le temps d'une lecture dont il sortira peut-être grandi.

Pour Hachemi Larabi, en tout cas, c'est ouvrir spontanément la porte de son histoire au lecteur. Il sera l'hôte charmant et prévenant qui fera découvrir à son invité les trésors contenus dans ses chroniques. Pour faciliter le confort de lecture, l'auteur use de mots simples, de phrases brèves, d'un style direct et d'une multitude d'images et d'anecdotes.

La lisibilité du texte est renforcée par le fait que le narrateur est toujours en action, accordant la priorité à l'intérêt humain du récit. Hachemi Larabi se raconte (le «je» personnel) tout en évoluant librement parmi une impressionnante galerie de personnages réels et une succession d'événements (ou de détails de la vie quotidienne), avec la verve du conteur qui ne laisse pas le temps de reprendre son souffle. *Chroniques d'un Algérien heureux* est un passionnant voyage spatio-temporel qui commence dans les années 1930 et s'achève à l'entrée dans le présent siècle. Un témoignage vivant et, en même temps, la peinture d'une fresque de l'Algérie et des Algériens durant cette période. C'est l'histoire d'une vie qui a les dimensions d'une vaste composition littéraire, présentant un tableau d'ensemble d'une époque, d'une société y compris hors du territoire algérien. Le livre englobe tout à la fois une aventure humaine, une rétrospective et une mise en perspective historiques et, enfin, une somme de réflexions livrées sans détour. Dans ce récit riche de sa densité et de sa diversité, le lecteur n'a jamais le temps de s'ennuyer. Non seulement Hachemi Larabi est un battant qui mène son affaire d'un pas alerte, mais il s'avère tout autant un subversif intégral lorsqu'il quitte le domaine de la sphère privée et le monde des femmes (ses conquêtes féminines). Bien sûr, les femmes il y revient toujours et se dévoile sans fausse pudeur ni hypocrisie. Mais ses réflexions et ses points de vue d'intellectuel libre et iconoclaste, fruits d'une longue expérience, méritent toute l'attention du lecteur. Le parcours de l'auteur nous rappelle ces mots de Lord Byron : «L'adversité est la route qui conduit le plus sûrement à la vérité. Celui qui a connu la guerre, les orages et la fureur de la femme, qu'il compte dix-huit ou quatre-vingts ans, a conquis l'inestimable avantage de l'expérience.» Chez Hachemi Larabi s'ajoutent évidemment la soif de liberté et la sagesse. L'esprit de rebellion, la volonté d'un être libre de ses actions forment d'ailleurs la trame du récit. C'est le fil conducteur qui permet de suivre l'itinéraire de cet Algérien qui a vécu pleinement sa vie.

«L'auteur est-il né sous une bonne étoile ? La chance l'a-t-elle toujours accompagné sur sa route ?» peut se demander le lecteur. Hachemi Larabi esquisse une explication dans sa dédicace. Sa reconnaissance va notamment à Cheikh Abderrahmane Djilali (qui lui a appris la sagesse), à des hommes exceptionnels de la trempe de Didouche Mourad et Debbih Cherif, et «à tous les Algériens qui ont tant souffert».

Cet émouvant hommage est l'une des clés qui ouvrent le royaume de cet Algérien heureux. «Ce travail est surtout un travail de mémoire qui conte les événements que la grande histoire aurait oubliés», relève l'auteur de la préface, le cheikh Abderrahmane Djilali. Pareille signature — celle d'un éminent homme de religion, de savoir et d'éducation — prouve tout l'intérêt et la valeur de l'ouvrage. Avant de plonger dans la lecture de la vie parfois agitée et trépidante de l'auteur, on sait qu'on a entre les mains un livre sérieux. Pour rendre son récit un peu plus réaliste et complet, l'auteur commence par remonter aux origines lointaines de sa famille, sa généalogie, puis son enfance et son adolescence fortement ancrées dans un lieu et une époque. Hachemi Larabi est né le 23 avril 1929 à Béjaïa, au sein d'une famille de condition modeste et originaire de Sidi Ali Moussa (Maâtkas, près de Tizi-Ouzou). En 1933, les Larabi s'installent à Alger dans le quartier la Redoute. L'auteur raconte par le menu son enfance pauvre, les difficultés de la vie quotidienne, sa scolarité, ses «émois» d'adolescent, le débarquement des Américains à Alger, la misère et les privations... C'est déjà la grande école de la vie, les rencontres déterminantes (Debbih Cherif, Didouche Mourad et tant d'autres), l'acharnement au travail et dans les études pour s'en sortir. Après trois années d'études à la Zitouna de Tunis, Hachemi Larabi revient à Alger où il décroche un emploi dans un bureau d'interprétariat. Naturellement, il s'éveille au nationalisme. En 1956, il part en France. Sa licence de français en poche, il se rend ensuite en Allemagne où il reste six ans, se marie avec une Allemande et obtient un magistère en sciences économiques et politiques. Pendant cette période, il milite au FLN, rencontre ou côtoie des personnages historiques de la révolution (il évoque notamment sa rencontre avec Messali Hadj). Titulaire d'un doctorat de 3e cycle en sciences économiques, Hachemi Larabi occupe plusieurs postes de responsabilité après l'indépendance. Sa maîtrise des langues lui permet de traduire de nombreux ouvrages en arabe, français, allemand et anglais. Dans son livre, il raconte également par le détail ses pérégrinations à l'étranger (dont les dix ans vécus au Koweït), ses nombreuses aventures féminines, ses joies et ses déceptions. Les hommes, les faits et les événements qui l'ont marqué — et qui ont marqué l'histoire contemporaine de l'Algérie — sont passés au crible, souvent de façon très critique, mais toujours sans ressentiment ni haine. Hachemi Larabi porte ici un regard lucide sur les êtres et les choses, regard hérité d'une longue expérience de la vie. Outre la sagesse et de dire tout ce qu'il pense, cet «Algérien heureux» vient de faire la démonstration que savoir vivre est la vraie richesse.

Et quel plus beau poème que de vivre pleinement ? Le livre est spécialement recommandé aux lecteurs qui apprécient les œuvres d'art.

Hocine Tamou

.....

Hachemi Larabi, *Chroniques d'un Algérien heureux*, Necib Editions, Alger 2013, 726 pages.

UNE EXPOSITION DE MYRIAM MAACHI-MAÏZA

L'œuvre de Fernand Pouillon en Algérie

Une exposition de photographies de Myriam Maachi-Maïza, dédiée aux constructions de l'architecte français Fernand Pouillon en Algérie, a été inaugurée samedi à l'Institut français d'Alger. Intitulée «L'Architecture de Fernand Pouillon en Algérie», cette exposition de rue, présente à travers une quinzaine d'affiches placardées sur les façades de l'institut, un panorama de l'œuvre de Pouillon, omniprésente dans le paysage architectural algérien. Une première partie de l'exposition est dédiée aux constructions de l'époque coloniale à Alger, les cités de Diar El-Mahçoul, Diar-Essaâda et Climat-de-France, mettant en avant le souci de l'architecte de construire «vite, bien et à moindre coût, sans omettre le confort et l'esthétique». Cette démarche a poussé l'architecte à concevoir des cités qui répondent aux attentes de la société et avec des matériaux locaux et naturels ce qui a aussi relancé l'activité d'artisans comme les tailleurs de pierre, les céramistes et les paysagistes. Sur les façades de l'institut, d'autres planches sont dédiées au grand projet de Fernand Pouillon qui, après son exil en Algérie en 1965 suite à un scandale immobilier en France, s'est attaché à la construction d'une quarantaine de complexes touristiques pour dynamiser ce secteur.

Les complexes construits tout le long de la côte ouest d'Alger, comme ceux de Zéralda, Sidi-Frédj ou Tipasa, témoignent d'une inspiration architecturale plurielle puisée dans les styles architecturaux de La Casbah d'Alger, de l'Andalousie ou encore de l'Italie.

Dans le Sud algérien, Fernand Pouillon s'était aussi attelé à concevoir et à bâtir une chaîne d'hôtels très particuliers, inspirée autant de l'architecture arabo-musulmane que des caravansérails, qui ont fait les beaux jours du tourisme saharien. Suivant les oasis de la Saoura et du Gourara, l'architecte avait bâti des hôtels comme le Touat et le Gourara à Adrar, Antar à Béchar, M'zab à Ghardaïa ou le Tahat (Tamanrasset) avec une conception centrée sur l'intérieur et très sobre vue de l'extérieur, afin de l'adapter au climat et aux traditions architecturales locales.

Aujourd'hui encore, les conceptions et la démarche de Fernand Pouillon, bâtisseur soucieux du rôle social de l'architecture devant «mettre la beauté et le confort à la portée de tous», devraient présenter une «source d'inspiration» à l'architecture moderne, comme l'atteste Myriam Maachi-Maïza, elle-même architecte.

L'exposition «L'Architecture de Fernand Pouillon en Algérie», installée sur les façades de l'Institut français d'Alger, se poursuivra jusqu'au 15 juin prochain.

LIBRAIRIE GÉNÉRALE D'EL-BIARD (7, PLACE KENNEDY, ALGER
Samedi 17 mai à 14h30 : Saoudi El-Tadj signera son récit *Splendeurs et misères familiales kabyles.*

LIBRAIRIE CHIHAB INTERNATIONALE (10, AVENUE BRAHIM GHARAFA BEO, ALGER)
Samedi 17 mai à 14h30 : Rencontre avec Hahar Bali autour de son recueil de nouvelles *Trop tard* (Edition Barzakh).

INSTITUT FRANÇAIS DE TLEMCEN
Mercredi 14 mai à 16h30 : Concert du groupe Slovacko (République tchèque). Dans le cadre du 15e Festival culturel européen en Algérie.

AUDITORIUM DE LA RADIO ALGÉRIENNE (21, BD DES MARTYRS, ALGER)
usqu'au 31 mai : Exposition sur Adolphe Sax, à l'occasion de son bicentenaire, organisée par la Belgique Wallonie-Bruxelles, dans le cadre du 15e Festival culturel européen en Algérie.
Mercredi 14 mai à 19h : Concert de Rasmentalism (Pologne) et de Face to face (Algérie). Dans le cadre du 15e Festival culturel européen en Algérie.

SALLE IBN ZEYDOUN DE RIADH EL-FETH (EL-MADANIA, ALGER)
Jeudi 15 mai à 19h : Concert de chaâbi avec Mekidèche, lounaouisi et Yamina Merzak.
Vendredi 16 mai à 16h : Concerts pour jeunes avec Billel Attafi (Tipasa) et du groupe Smoke (Constantine).

MAISON DE LA CULTURE MOULOUD-MAMMERI DE TIZI-OUZOU
Jusqu'au 15 mai : Exposition «Le patrimoine culturel entre savoir et savoir-faire à l'ère de la numérisation» (à l'occasion du Mois du patrimoine).

LIBRAIRIE INTERNATIONALE AURASSI OMEGA (HOTEL EL-AURASSI, ALGER)
Samedi 17 mai de 16h à 19h : Séance de vente-dédicace avec le Pr de management à Montréal, Omar Aktouf, autour de son livre *La stratégie de l'autruche, Post-mondialisation, management et rationalité économique*, paru aux éditions Arak, et préfacé par Mayor Zaragoza et Abdelhak Lamiri.

INSTITUT FRANÇAIS D'ALGER (ALGER-CENTRE)
Jusqu'au 15 juin : Exposition «L'architecture de Fernand Pouillon en Algérie» de Myriam Maâchi-Maïza, à l'occasion du Mois du patrimoine.

GALERIE BAYA DU PALAIS DE LA CULTURE MOUFDI-ZAKARIA (KOUBA, ALGER)
Jusqu'au 31 mai : Exposition de peinture «Arts et symboles» de l'artiste Nabil Belabbaci.

GALERIE DAR EL-KENZ (16, LOT BEN HADDADI, CHÉRAGA, ALGER)
Jusqu'au 24 mai : Exposition de peinture de l'artiste Malek Saleh. La galerie est ouverte du samedi au jeudi, de 10h à 18h.

COMPLEXE CULTUREL ABDELOUAHEB-SALIM (CHENOUA, TIPASA)
Jusqu'au 18 mai : À l'occasion du Mois du patrimoine :
- exposition d'arts plastiques avec l'artiste-peintre Farah Laddi, sous le thème «Algérielle, une pluralité singulière».

MUSÉE NATIONAL D'ART MODERNE ET CONTEMPORAIN D'ALGER (RUE LARBI-BEN-M'HIDI, ALGER)
Jusqu'au 5 juillet : Exposition de photographies «El moudjahidate, nos héroïnes», par les jeunes photographes Nadja Makhlouf et enyoucef Chérif, accompagnée de textes de l'historienne Malika El-Korso.